

SOCIOLOGIE

Les grands courants

Écrit par

Claude DUBAR : professeur d'Université, université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, fondateur du Laboratoire Printemps (professions, institutions, temporalité), U.M.R. 8085 du C.N.R.S..

La sociologie est souvent présentée à travers l'affrontement théorique de deux grands types d'approches rattachées à des « pères fondateurs » de la discipline : le « holisme » issu d'**Émile Durkheim** (et parfois aussi de Karl Marx) et « l'individualisme méthodologique » rattaché à **Max Weber** (et parfois aussi à Georg Simmel). Ces « deux sociologies » se déclinaient généralement en courants (fonctionnalisme, marxisme, **structuralisme**, interactionnisme...) considérés comme antagonistes ou, du moins, complètement séparés les uns des autres. Cette présentation est devenue beaucoup trop caricaturale et ne correspond plus à la situation de la sociologie contemporaine. Depuis les années 1980, celle-ci est marquée par la coexistence de multiples tentatives de dépassement des anciens clivages, et notamment de celui qui opposait la conception du social comme « totalité » déterminant les conduites individuelles (« holisme ») et une définition du social comme « agrégation des conduites individuelles », résultat émergent de ces actions (« individualisme »).

Depuis la crise générale du **fonctionnalisme**, dans les années 1960, et le déclin du marxisme structuraliste, dans les années 1970, de nombreux travaux sociologiques se sont efforcés de conserver le postulat de la détermination (probabiliste) des conduites individuelles par les conditions sociales, tout en prenant en compte les marges de manœuvre des individus et leur capacité, en retour, à influencer sur les processus sociaux. Mais le vocabulaire des déterminations sociales a eu tendance, de plus en plus, à être supplanté par celui de la construction sociale.

Parallèlement, les approches « individualistes », antidéterministes, se sont fragmentées en nouveaux courants de sociologies de l'action qui, comme l'analyse stratégique, l'**intervention sociologique** ou la régulation sociale, tiennent le plus grand compte de la configuration des systèmes dans lesquels les individus agissent. Enfin, les approches « interactionnistes », d'abord fortement marquées par les orientations culturalistes de la tradition de Chicago, se sont redéployées autour de la question des identités sociales, de leur mise en œuvre, de leurs conflits et de leurs crises.

Si nous avons choisi ces quatre termes (détermination, action, construction et identité) pour présenter des « grands courants » de la sociologie contemporaine, c'est pour éviter le recours aux appellations anciennes et pour insister sur le caractère potentiellement compatible de ces « courants » considérés comme des voies d'accès du point de vue sociologique et des formes légitimes de raisonnement sociologique.

Manières différentes de faire de la sociologie, d'interpréter des matériaux empiriques très divers, ces orientations de la sociologie actuelle donnent des réponses différentes à la même question clé

qui est au cœur du projet de la sociologie : comment rendre compte des relations entre les conduites individuelles et les structures sociales ? Ou plus simplement : comment analyser les rapports entre le « social » et l'« individuel », entre les structures et les agents ?

On a ainsi distingué quatre types de réponses à cette question structurante :

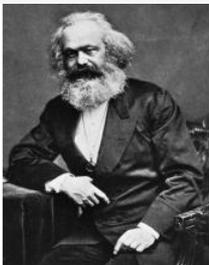
1. Les sociologies de la détermination sociale privilégient le modelage des conduites par les structures sociales.
2. Les sociologies de l'action font résulter les structures sociales de l'agrégation, de la coordination ou de la régulation des actions individuelles ou collectives.
3. Les sociologies de la construction sociale insistent sur la structuration conjointe des conduites et des structures sociales, par des interdépendances au sein de configurations sociales.
4. Les sociologies de l'**identité** sociale privilégient les interactions, dans le temps, entre des trajectoires individuelles et des appartenances collectives.

Les sociologies de la détermination sociale

Les sociologues se réclamant de Durkheim (1858-1917) et de ses *Règles de la méthode sociologique* partagent la conviction que la sociologie est une science comme les autres et qu'elle doit user des mêmes procédures : définition de l'objet, énoncé d'hypothèses, vérification empirique (par les statistiques et leurs covariations, substituts d'expérimentation), interprétation théorique. Ils mettent en œuvre des schémas probabilistes de **causalité** et se fixent comme objectif premier « l'étude des déterminations complexes de situations spécifiques », selon l'expression de Jean-Claude Combessie. Si, selon Durkheim, le social détermine les comportements individuels (retraduits en faits sociaux comme les taux de **suicide**, distincts des suicides individuels), c'est parce qu'il exerce des contraintes constitutives de ces faits sociaux.

D'autres, se réclamant de **Karl Marx** (1818-1883) et de son matérialisme historique, interprètent les corrélations significatives qui se maintiennent dans le temps comme des indices de la détermination des pratiques et représentations des individus par leur « être social », c'est-à-dire leur inscription dans des rapports sociaux et notamment des classes sociales. Intériorisés, ces rapports sociaux modèlent les conduites individuelles, les pratiques et les représentations. Mais les individus ne sont pas passivement déterminés, ils peuvent échapper à leur destin le plus probable comme ces paysans ou ces intellectuels « révolutionnaires » qui, selon Marx, se rangent au côté de la classe ouvrière (classe pour soi et non en soi) à cause de leur « intelligence de l'histoire ».

Karl Marx



Philosophe de formation, c'est au contact de Friedrich Engels que Karl Marx en vient à s'intéresser à l'économie politique, à partir de 1844. Il reproche alors à l'économie politique ricardienne d'être la traduction de l'idéologie bourgeoise, sans aucune réflexion critique sur le...

Crédits : *Courtesy of the trustees of the British Museum*

D'autres, enfin, utilisent le vocabulaire des déterminations sociales sans références théoriques précises pour mettre en évidence des inégalités de classe, d'âge, de sexe ou de toute autre appartenance à des catégories traduites en variables « indépendantes » (déterminantes). Inégalités d'accès à des biens collectifs (scolarisation, santé, logements sociaux, sécurité...) ou inégalités de revenus ou de consommation, ces pratiques sont traduites en variables « dépendantes » (déterminées) et les corrélations entre les deux sortes de variables comme des dépendances toujours liées au contexte du recueil des données.

Si plus aucun sociologue n'adhère aujourd'hui à la thèse de la cause unique et de la détermination mécanique des structures sur les comportements, les dépendances statistiques, multiples et probabilistes, peuvent s'interpréter soit comme des contraintes limitant le champ des décisions possibles, soit comme des conditionnements incitant à la reproduction des pratiques. Pour les plus démunis, situés en bas de l'échelle sociale, de faibles ressources limitant les choix possibles sont des

causes bien réelles de souffrances, de frustrations et, parfois, de reproduction (ou d'exclusion) sociale. Pour les plus favorisés, de multiples ressources permettent des choix parmi les plus risqués et les plus rentables.

Les praticiens de cette sociologie « quantitative » - parfois appelée « scientifique » (mais aussi « positiviste ») - ont, à la suite de **Paul Lazarsfeld** (1901-1976), approfondi, critiqué et complexifié les techniques d'analyse statistique et les conditions d'imputation causale qui est au cœur de cette pratique sociologique. La causalité concerne des déterminations probabilistes de catégories et non le **déterminisme** mécanique des individus (Raymond Boudon et Paul Lazarsfeld, 1966), elle peut néanmoins aboutir à des inégalités considérables entre les individus appartenant aux catégories extrêmes, en particulier des chances très différentes de mobilité et de réussite sociales. Les relations entre **origine** sociale, réussite scolaire et trajectoire socioprofessionnelle représentent un thème majeur de cette sociologie.

Prenons le cas de la sociologie de la réussite scolaire, en France. Deux ouvrages, à quelques années d'intervalle, ont mis en évidence et proposé des explications différentes des inégalités sociales de réussite scolaire : le premier de **Pierre Bourdieu** et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction* (1970), interprète les inégalités de réussite entre les enfants des diverses classes sociales comme l'effet des différences de capital culturel (et notamment linguistique) entre les familles et comme le résultat de la légitimation de ces différences en inégalités « naturelles » (les « dons », l'intelligence, etc.) par le système d'enseignement et ses agents. L'autre de **Raymond Boudon** (*L'Inégalité des chances*, 1973) interprète l'inégalité des chances sociales comme résultat d'un ensemble de décisions rationnelles prises dans des processus sociaux : le renforcement de « l'effet méritocratique » liant la position occupée au diplôme possédé et le maintien d'un « effet de dominance sociale », favorisant, à niveau de diplôme égal, les enfants des classes supérieures. Ainsi, toutes les familles souhaitent que leurs enfants réussissent (rationalité des choix), mais cette réussite dépend des ressources liées à leur position d'origine dans l'échelle des emplois (compétition sur les emplois). Cette dépendance à l'égard des ressources d'origine maintient l'inégalité des chances sociales alors même que l'écart des chances scolaires diminue.

Raymond Boudon



Trop souvent confondue naguère, non sans raisons d'ailleurs, avec une critique idéologique des organisations sociales, la sociologie a été replacée par Raymond Boudon sur le plan de l'analyse strictement scientifique. Raymond Boudon est l'auteur d'une dizaine d'articles dans l'Encyclopædia...

Crédits : D.R.

Ces deux interprétations sont-elles incompatibles ? De l'aveu même de Jean-Claude Passeron (1988), plus de la moitié des résultats de la seconde approche sont compatibles avec la première. **Jean-Michel Berthelot** (1983) s'est efforcé de mixer les deux approches. Certes, des divergences demeurent entre une interprétation qui met l'accent sur les facteurs structurels renvoyant à des formes de domination de classe et une autre qui considère les acteurs comme des individus libres

ayant des choix rationnels, désireux d'améliorer leur condition par la réussite scolaire mais entrant en concurrence sur les emplois avec des ressources inégales. Ainsi, au-delà d'une divergence « d'option théorique de base » (déterminisme des structures contre rationalité des individus), les deux approches s'accordent sur le fait de la dépendance statistique entre la réussite scolaire (et donc sociale) et l'origine sociale et aussi sur le maintien, dans le temps, de cette inégalité des chances, sous l'effet de mécanismes régissant le **marché** du travail et l'institution scolaire. Ainsi, les sociologies de la détermination sociale peuvent-elles tenter de dépasser les oppositions entre la priorité aux structures ou aux agents en se dotant d'une **épistémologie** critique refusant les faux débats entre déterminisme et **liberté**, tout en reconnaissant que le curseur entre ces deux pôles dépend des ressources de chacun, socialement conditionnées.

Les sociologies de l'action

Depuis Max Weber (1864-1920) et la publication de son ouvrage posthume, *Wirtschaft und Gesellschaft*, les sociologues ont pris l'habitude de distinguer quatre types idéaux d'actions humaines dont deux relèvent prioritairement des relations sociales communautaires (*Vergemeinschaftung*) : l'action traditionnelle et l'action émotionnelle (*Affektual*), et deux des relations sociétales (*Vergesellschaftung*) : l'**action rationnelle** en finalité, de type instrumentale (*Zweckrationalität*), et l'action rationnelle en valeur, de type axiologique (*Wertrationalität*). Une partie de la postérité webérienne a consisté à reprendre, critiquer, développer, amender cette typologie de type « compréhensive ».

Choix rationnel et individualisme méthodologique

La théorie du choix rationnel a tenté de complexifier et parfois d'infléchir les modèles d'analyse de l'action rationnelle tels que les mettent en œuvre les économistes. Selon ces derniers, un comportement est dit rationnel dès qu'il peut être modélisé au moyen du postulat d'optimisation du rapport bénéfices/coûts. Mais, pour les sociologues du « choix rationnel », l'optimisation se fait en situation de contrainte, ce qui les conduit à redéfinir une « rationalité sociale » distincte des versions de la rationalité des sciences économiques et politiques. Cette rationalité sociale suppose des individus qui mobilisent des ressources pour atteindre des objectifs très divers, sous des contraintes variables. Lorsque ces objectifs sont « substantiels » (traduisibles monétairement), la maximisation est postulée : le calcul bénéfice/coût peut s'appliquer selon le **modèle** de l'*homo œconomicus*. Lorsque les objectifs sont « opérationnels » (non monétaires), on se trouve dans des cas de rationalité limitée ou complexe, par exemple lorsque l'accès aux ressources et aux informations nécessaires à la décision est très inégal ou lorsque des capacités sont trop inégales pour postuler le même traitement des données pour prendre les décisions.

La question de savoir si un modèle élargi de « rationalité sociale » est applicable à tous les cas concrets reste ouverte (Siegwart Lindenberg, 2001). En effet, celle-ci fait intervenir cette « rationalité axiologique » définie par Max Weber comme la relation entre l'action et l'adhésion à des valeurs. C'est la raison pour laquelle, dans le souci de mieux distinguer et relier les diverses formes de rationalité, Raymond Boudon, démarquant l'individualisme méthodologique du seul choix rationnel, a élaboré le concept de « rationalité cognitive » (1995) pour désigner le fait commun à toutes les conduites rationnelles de **pouvoir** être justifiées par des « bonnes raisons » qu'elles soient de type économiques (intérêt), de type moral ou éthique (valeur) ou même de type logique (cognition).

Ainsi redéfini, « l'individualisme méthodologique », incluant la théorie du choix rationnel, procède au moyen de modélisations des actions individuelles permettant d'expliquer une corrélation jugée significative ou une relation historique jugée exemplaire par les « bonnes raisons » des acteurs individuels considérés comme des types abstraits.

L'analyse stratégique : l'acteur et le système

Issu des travaux d'Herbert Simon (1947) sur la rationalité limitée et de ceux de **Michel Crozier** sur l'administration française et *Le Phénomène bureaucratique* (1964), ce courant se rattache aux sociologies de l'action dans une perspective particulière, celle des rapports de pouvoir conçu non comme de la domination, mais comme des capacités inégales d'influencer autrui au sein d'une organisation, ou mieux, d'un système d'action concret. Formalisée dans l'ouvrage *L'Acteur et le système* par Michel Crozier et Erhard Friedberg (1977), cette orientation a connu un grand succès auprès de tous les spécialistes et acteurs des organisations à qui elle apporte non seulement des éléments d'analyse mais aussi des méthodes et concepts liant compréhension des jeux d'acteurs et transformation du système d'action concret.

La thèse centrale sous-jacente à ce courant de recherche est que tout acteur dans un système d'action concret, considéré comme un ensemble de jeux structurés par des règles, possède des ressources – certes inégales – lui permettant de construire des zones d'incertitude à l'intérieur du système qui est toujours instable, incomplet, ouvert (du fait du postulat de la rationalité limitée). L'acteur social est donc ici conçu comme un stratège (et non optimisateur), c'est-à-dire capable de se rendre, au moins partiellement, imprévisible aux autres acteurs, pour maintenir ou accroître son pouvoir. La dynamique d'un système est donc la résultante des stratégies de ses acteurs : les connaître et les confronter, c'est pouvoir comprendre le changement et éventuellement l'infléchir dans tel ou tel sens.

Ce courant de recherche procède au moyen d'enquêtes de terrain qui peuvent être considérées comme des interventions d'un certain type : on peut faire appel au sociologue en cas de problème dans une organisation. Celui-ci aura besoin d'observer et surtout de recueillir la parole des acteurs pour reconstruire leurs stratégies et comprendre les règles des jeux de pouvoir et leurs zones d'incertitude. Cela suppose de conquérir leur confiance pour produire de la **connaissance** qui pourra être restituée aux acteurs qui lui ont permis de faire son analyse.

L'intervention sociologique et les mouvements sociaux

Une autre **forme** d'intervention sociologique est pratiquée depuis plus de vingt ans par les équipes réunies autour d'**Alain Touraine**. La perspective consiste ici à faire surgir d'une situation, d'un groupe localisé, d'une **action collective**, des explications, justifications, revendications susceptibles de comprendre et légitimer un mouvement social, au moyen d'entretiens de groupes composés de leaders ou de volontaires. L'intervention sociologique était conçue, à la suite de Mai-68, comme la contribution de sociologues « engagés » à l'accompagnement et à la légitimation, dans l'action, d'un acteur historique capable de « produire du social », « conduire le changement », « incarner l'historicité » (Touraine, 1973). C'est ce que la classe ouvrière a fait, pendant plus d'un siècle, dans les sociétés industrielles, grâce notamment à ses organisations syndicales. C'est ce qu'elle ne fait plus, à l'époque de la **société** postindustrielle, par suite de l'emprise de la technocratie, et de l'avènement de la globalisation financière. De nouveaux mouvements sociaux ont-ils pris le relais ? L'étude des mouvements féministes, étudiants, antinucléaires, écologistes, etc., si elle met en lumière de nouvelles formes de mobilisation, montre que ceux-ci ne débouchent pas sur une nouvelle conflictualité d'ensemble. La modernité entre ainsi en crise : rationalisation et subjectivation divergent (Touraine, 1992).

C'est pourquoi les interventions sociologiques, d'abord liées à l'analyse des mouvements sociaux, se sont reconverties en tentatives de comprendre des processus nouveaux : l'**exclusion** des jeunes des cités (*La Galère* de François Dubet, 1983), la montée du racisme (*La France raciste* de Michel Wieworka, 1992), le vécu des lycéens, des étudiants, des immigrés, etc. De cette trajectoire de recherche est issue une nouvelle conception de la sociologie : *La Sociologie de l'expérience* (Dubet, 1994) dont nous reparlerons.

La théorie de la régulation sociale de Jean-Daniel Reynaud constitue aussi une sociologie de l'action centrée sur la notion de régulation. Reynaud a su tirer un ensemble cohérent de concepts et de pistes de recherche des retombées de l'enquête menée, de 1929 à 1937, par **Elton Mayo** à Hawthorne et de l'ouvrage, *Management and the Workers*, qui en est issu. Pour fonctionner, la grande entreprise moderne a besoin d'articuler deux sortes de régulation : la régulation autonome des salariés et la régulation de contrôle de la direction. Pour parvenir à une régulation conjointe, plusieurs voies sont possibles que les sociologues doivent « découvrir » sur le terrain, en même temps qu'ils « accompagnent » l'émergence d'acteurs à partir de l'action elle-même. Ils peuvent ainsi comprendre et éventuellement faire comprendre comment prévenir les conflits, réussir des négociations, transformer les règles, mécanismes de base nécessaires pour assurer à la fois la rentabilité économique et la satisfaction sociale.

Les sociologies de l'action sociale sont diverses et n'adoptent pas la même définition de l'action. Elles ont un seul point commun : le refus d'une analyse causale de type positiviste. Elles divergent quant à la priorité à accorder aux actions individuelles « ordinaires » ou aux actions collectives exceptionnelles. Elles semblent s'accorder quant à la priorité à donner à l'acteur sur les systèmes mais elles n'ont pas la même définition de l'acteur. Elles se différencient également sur la question de la rationalité, entre des approches « cognitives » à tendance universaliste et des approches « historiques » beaucoup plus relativistes.

Les sociologies de la construction sociale

On regroupe parfois sous le terme « constructivistes » des courants sociologiques qui définissent le social ni comme une réalité objective « en soi », ni comme un produit de rationalités subjectives « pour soi », mais comme des « constructions » élaborées par des acteurs. Les actions sociales s'inscrivent donc dans un monde social construit dont la consistance résulte d'actions antérieures. Baptisés parfois « nouvelles sociologies » (Philippe Corcuff, 1992), ces courants veulent rompre avec les dualismes antérieurs : objectivisme et subjectivisme ; structure et agent ; société et individu ; macrosociologie et microsociologie.

Habitus et champ : un structuralisme génétique

Les sociologues qui se réfèrent à l'œuvre considérable de Pierre Bourdieu (1930-2002) ne forment pas un courant unifié tant cette œuvre peut donner lieu à des interprétations différentes (en particulier selon les ouvrages pris comme référence). Mais ils partagent en général la solution qu'il a élaborée pour résoudre le problème des relations entre structure et agent et du dépassement des fausses oppositions entre l'objectif et le subjectif, la détermination sociale et l'action individuelle.

Le concept principal permettant ce dépassement est celui d'habitus, qui désigne l'ensemble des dispositions à agir que les individus héritent de leur trajectoire sociale – et notamment des conditions de leur socialisation – et qui leur permet d'acquérir un sens pratique, une capacité à agir dans l'illusion d'une action libre et adaptée à son contexte. Ainsi la probabilité de « choisir » des actions qui réussissent résulte-t-elle de ce sens pratique éliminant toutes les alternatives qui ne correspondent pas aux dispositions acquises. C'est ce que Bourdieu appelle « la causalité du probable » (1974).

L'origine de cette conception se trouve dans la découverte principale commune aux divers courants du structuralisme : la correspondance (« homologie structurale ») entre les structures mentales et les structures sociales. Par exemple entre l'architecture gothique et la pensée scolastique (Erwin Panofski), entre les structures de parenté et les attitudes à l'égard des divers parents (Claude Lévi-Strauss) ; entre la maison kabyle et les oppositions structurantes de la culture locale (Pierre Bourdieu). C'est par l'incorporation de ces structures sociales et l'apprentissage des structures mentales correspondantes (croyances, langage, goûts...) que se construisent les habitus fonctionnant ainsi comme des schèmes (Jean Piaget), des matrices engendrant des comportements préadaptés aux situations similaires où se déploient les actions. Cette « théorie » permet de tenir ensemble les déterminations (probabilistes) et les actions volontaires (adaptées), les rapports sociaux de domination de classe (issus d'actions antérieures objectivées) et les luttes de classement (issues de structures intériorisées). Les actions anciennes forment ainsi des structures qui influencent les actions présentes et permettent leur reproduction dans le futur.

Un autre concept important de ce courant est celui de champ qui permet de différencier des capitaux spécifiques à la réussite dans un champ donné et des habitus particuliers pour affronter la compétition dans ce champ (scolaire, professionnel, artistique, sportif, religieux...). Cette approche implique l'élucidation de la genèse de ce champ, de ses règles et de la structure de ses positions. Car c'est la position qu'un individu occupe dans un champ qui explique sa « stratégie objective » et

permet de vérifier la relation subjective qu'il établit du fait de son habitus. Ainsi, on peut comprendre a posteriori (et parfois anticiper, a priori) la trajectoire d'un individu dans le champ connaissant son habitus et la structure des positions dans ce champ.

Le dernier concept clé de ce courant est celui de capital. Comme en sciences économiques, **le capital** n'est pas seulement monétaire, économique, il est aussi « humain ». Mais contrairement aux postulats néoclassiques, les rendements de ces capitaux (culturel, social, symbolique) dépendent de leur structure autant que de leur volume. Certains capitaux sont décisifs dans un champ, d'autres non. Certains capitaux peuvent être facilement convertis, d'autres non. L'objectif de constituer une « économie générale des pratiques » résulte de ce souci de différencier les formes de capitaux et leurs liens avec les divers champs sociaux.

Une sociologie des configurations

Un autre courant constructiviste est constitué par la postérité de l'œuvre de **Norbert Elias** (1897-1990). Son originalité principale est de faire éclater les frontières entre la sociologie, la psychologie et l'histoire. À la suite de ses travaux sur les manuels de savoir-vivre et sur les étiquettes régissant les sociétés de cour (en particulier la cour de Versailles sous Louis XIV), Elias a avancé et défendu l'hypothèse d'un processus de **civilisation**, à l'œuvre en Occident et consistant, parallèlement au monopole par les États de la **violence** légitime, à accroître pour les individus (de haut en bas de l'échelle sociale) le contrôle de leurs émotions et leur refoulement systématique (d'où l'essor de la psychanalyse). Pour analyser ce processus, il faut rompre avec toute opposition entre **individu et société** et considérer des configurations constituant des faisceaux de relations (les nœuds du filet) entre individus (les mailles). Dans une recherche remarquable sur une petite ville anglaise (Norbert Elias et John Scotson, 1984), il a été démontré en quoi la configuration des trois sous-ensembles (bourgeois du centre, ouvriers de vieille souche et nouveaux ouvriers) permet de comprendre leurs relations d'alliance (les deux premiers) et d'hostilité (contre le troisième). C'est grâce à la prise en compte de l'histoire et des temporalités que les auteurs ont pu montrer qu'une **configuration sociale** est bien le produit croisé de dynamiques structurelles et de trajectoires individuelles.

Une théorie de la structuration

Les sociologues qui se réclament de l'œuvre du sociologue anglais **Anthony Giddens** peuvent aussi être considérés comme « constructivistes » dans la mesure où sa théorie de la structuration repose sur un postulat central, la dualité du structurel, selon lequel le « structurel n'est pas extérieur aux agents [...] il est plus intérieur qu'extérieur à leurs activités [...] à la fois contraignant et habilitant » (1987). Ainsi la société existe à deux niveaux : celui des structures sociales et celui des représentations des agents qui se renforcent régulièrement du fait des routines et habitudes des agents qui « construisent » ainsi du structurel grâce au contrôle réflexif de l'action. La notion de réflexivité est au cœur de cette théorie qui considère que la modernité affecte directement la subjectivité et le rapport au monde : « les relations personnelles, la sociabilité incluant la loyauté et l'authenticité, deviennent un élément central de la modernité au même titre que les institutions intégrant la distanciation spatio-temporelle » (Giddens, 1984). Il est dommage que ce système conceptuel ne soit relié à aucune étude empirique : ainsi l'hypothèse selon laquelle la mondialisation

et ses dimensions objectives (capitalisme, **division du travail** et ordre militaire internationaux, mise en question des États-nations) s'accompagnerait d'un renforcement de la sociabilité privée et de la subjectivité réflexive, pour intéressante qu'elle soit, n'est pas étayée sur des données d'enquête.

La construction sociale de la réalité

Pour conclure cette trop brève présentation des sociologies constructivistes, il faut mentionner la postérité importante de l'ouvrage de Peter Berger et Thomas Luckmann consacré à la fois à formuler une nouvelle théorie de la **socialisation** et à proposer une sociologie de la connaissance (1966). La dialectique entre l'intériorisation du monde vécu, des savoirs pré-réflexifs et l'extériorisation de cette connaissance ordinaire permet de constituer, chez chacun, un stock social de connaissance qui donne la possibilité d'ajuster les actions aux contextes (comme l'*habitus* de Bourdieu). Cet ajustement se fait au moyen de schémas classificatoires, de typifications réciproques permettant de construire des repères d'action et de catégoriser le monde vécu. Ainsi la « réalité sociale » apparaît toujours comme doublement construite : objectivement, à travers les expériences, et subjectivement à partir des catégories, types, propositions, bref les langages qui les mettent en mots. Reliant des éléments de la phénoménologie d'**Alfred Schütz** (1899-1959) et du behaviorisme social de **George Herbert Mead** (1863-1931), cet ouvrage a permis à de nombreux sociologues de se doter d'une approche de la socialisation alternative à celle de Durkheim et d'inclure l'analyse du langage et de la conversation dans leur pratique de recherche. Il relève à la fois du constructivisme et des sociologies des identités.

Le terme « constructivisme » demeure une étiquette commode pour « coiffer » des courants assez différents. Certes, ceux-ci refusent tous le **positivisme** de la détermination sociale et ne se contentent pas d'une vague problématique de l'acteur. Mais le dépassement des antinomies entre « structures » et « agents » n'est pas toujours entièrement convaincant : ou bien, il est effectué à partir du primat des structures et parvient mal à faire de l'agent un « producteur de social » ; ou bien, il s'efforce de partir d'agents déterminés et actifs et il parvient mal à reconstruire des structures consistantes.

Les sociologies de l'identité

Ce dernier ensemble de « courants » se distingue des précédents par le fait que la relation entre « structures » sociales et « agents individuels » devient ici problématique. La modernité multipliant les situations incertaines, les chocs biographiques, les mobilités, les schémas déterministes ou actionnalistes ne sont plus pertinents. Plus aucun mécanisme régulateur, aucune coconstruction du système et de l'acteur n'est assurée. Au contraire, c'est l'existence d'identités multiples d'acteurs et de systèmes très divers qui justifie le fait que ces nouvelles sociologies accordent une priorité à la mise en récit, par des auteurs, d'actions communes redéfinies comme des interactions structurantes ou des accomplissements pratiques.

L'interactionnisme symbolique

Qualifiant ceux qu'on appelle parfois les sociologues de la « seconde école de Chicago » (Everett C. Hughes, Anselm Strauss, Howard Becker, Erving Goffman) et leur nombreuse postérité, le terme interactionnisme symbolique a été inventé par Herbert Blumer (1900-1987), qui est radicalement opposé au fonctionnalisme et qui propose une thèse alternative au **culturalisme** (très présent dans la première école de Chicago). L'interprétation que les individus donnent de leur action, ce que William Thomas (1863-1947) avait appelé « la définition de la situation », est au cœur de ce courant liant sociologie et **anthropologie** sociale pratiquant l'immersion de longue durée sur un « terrain ».

Pour Thomas et ses successeurs, l'analyse sociologique doit partir des significations que les individus attribuent à leurs actions. Non pas des « modèles » préétablis (comme l'**intérêt** ou les valeurs dans l'individualisme méthodologique) mais des interprétations de situations concrètes. Or ces situations sont faites d'interactions entre plusieurs personnes dont les interprétations sont, selon l'expression d'**Erving Goffman** (1922-1982), « des relations syntaxiques qui unissent les actions des diverses personnes mutuellement en présence » (1974).

Ainsi, le « social » n'est abordé ni à partir de structures (niveau macrosociologique), ni à partir des individus (niveau microsociologique), mais à partir des interactions face à face au sein d'un cours d'action situé (niveau « mésosociologique ») et des significations diverses qui en sont donnés par les participants. Parmi celles-ci, la question de l'identité, des rapports aux rôles, du maintien de la face sont, selon Goffman, au cœur de cette dramaturgie que constitue une rencontre ou, a fortiori, une action commune. La vie sociale est un théâtre dont les acteurs jouent des rôles multiples et doivent, en dépit de cette diversité, se faire reconnaître pour eux-mêmes, comme personne unique (la face). L'identité n'est pas définie ici comme une substance ou un objet mais comme un processus relationnel et biographique, à la fois un cadre (*frame*) et un soi (*self*).

Car, avec la modernité, la question de l'identité (qui suis-je ?) est devenue problématique. Entre l'identité « virtuelle » (attribuée par autrui) et l'identité « réelle » (revendiquée par soi), les écarts sont fréquents et provoquent des traumatismes, des discriminations (stigmatisation) et des stratégies identitaires pour les réduire (Goffman, 1962). Connaître ces stratégies, en observant et en interrogeant les sujets concernés, c'est permettre de relier les définitions de la situation d'**interaction** aux trajectoires subjectives qui éclairent le sens de ces stratégies.

Cette problématique de la construction identitaire à partir des attributions par autrui et de leur prise en charge, sous des formes diverses, doit beaucoup à la redécouverte des travaux de George Herbert Mead (1863-1931), et notamment sa genèse sociale du soi à partir de la conversation par geste et de la prise de rôle, du passage d'une identification à des « autrui significatifs » à une identification aux « autrui généralisés » qui sont la société en acte (1933). Précurseur de l'interactionnisme symbolique, Mead est aussi un sociologue pragmatiste et un psychologue adepte du behaviorisme social. Il est un des rares « pères fondateurs », à faire de la construction de l'identité personnelle un objet à part entière de la sociologie, aussi bien dans la sphère du travail-emploi (Claude Dubar, 1991) que dans celle de la famille (François de Singly, 1996) ou de la santé mentale (Alain Ehrenberg, 1998).

L'ethnométhodologie

C'est **Harold Garfinkel**, ancien étudiant de Schütz (1899-1959) et ancien assistant de **Talcott Parsons** (1902-1979), qui a formulé, dans un livre célèbre *Studies in ethnomethodology* (1967), les principes et le programme de ce « courant » qui est parfois présenté comme extérieur à la sociologie mais qui, de fait, prolonge et radicalise l'interactionnisme précédent.

En effet, si la nature « objective » de faits sociaux est mise en question, de même que le caractère « scientifique » des sociologies classiques (de Durkheim à Parsons), c'est tout simplement du fait de la compétence postulée et observée des membres des interactions, redéfinies comme des accomplissements pratiques, c'est-à-dire des réalisations d'actions entièrement expliquées par la description ou le récit (*accountability*) de ces actions par les membres concernés. Ainsi, l'ethnométhodologie pratique-t-elle une sorte de « compte rendu des comptes rendus des membres eux-mêmes ». Tout le savoir vient de ces agents sociaux qui « ne sont pas des idiots culturels » mais des « savants pratiques ».

Ils utilisent des « procédés interprétatifs » (Aaron Cicourel, 1976) destinés à faire reconnaître leurs identités. Ainsi, dans le « cas Agnès », du prénom d'un transsexuel longuement interrogé par Garfinkel (1967), la **volonté** de passer pour une « femme ordinaire » montre que la nouvelle identité a besoin d'être confirmée par les autres et, finalement, reconnue par l'**état** civil sous forme de « papier ». De nombreuses études ethnométhodologiques sur les déviances, délinquances, marginalités, criminalités montrent comment, à force d'accumuler des rapports, des réunions, des auditions, des entretiens et des dossiers d'experts, une identité (de papier) se construit et finit par se substituer à la personne ancienne et par provoquer l'accomplissement pratique de son identité nouvelle. L'ethnométhodologie, courant en pleine expansion, tente de montrer, au plus près des paroles et des écrits liés à un contexte donné, comment des membres impliqués dans une action collective traitent des demandes identitaires multiples au moyen d'accomplissements pratiques qui sont autant de formes de reconnaissance.

Les sociologies cliniques

Sous cette appellation un peu obscure, se cache une branche récente et en construction de la sociologie. Elle vise à « réintégrer le vécu dans la sociologie », à relier les processus sociaux aux expériences existentielles, à étudier les articulations entre les déterminations sociologiques et les

mécanismes psychiques, à utiliser conjointement les ressources de l'explication sociologique et de la cure psychanalytique. Bref, il s'agit, à partir de « groupes d'implication » ou d'« études de cas », de permettre à des volontaires impliqués de comprendre « qu'ils sont le produit d'une histoire dont ils cherchent à devenir le sujet » (Vincent de Gauléjac, 1995).

La **sociologie clinique** est aussi, dans la lignée des multiples interventions psychosociologiques, une recherche-action, ou une action-recherche visant à faire exprimer les expériences concrètes, subjectives, singulières de membres d'organisations, d'associations, de groupes contextualisés. Il s'agit d'accompagner les prises de conscience et les changements induits par cette intervention, en prenant en compte aussi bien les subjectivités individuelles que les règles et structures collectives. Il s'agit d'une sorte de sociopsychologie éclairant les racines sociales de conduites et états psychiques.

Il faut noter certaines convergences avec ce que François Dubet a appelé la sociologie de l'expérience (1994), prenant la suite de l'intervention sociologique et qui vise à montrer (et à permettre d'exprimer et de perfectionner) en quoi les sujets sociaux, en situation, existent en combinant plusieurs logiques d'action : celle de l'intégration sociale, celle de la stratégie et celle de la subjectivation. Cette dernière est la plus fragile mais la plus délicate des logiques puisqu'elle consiste à gérer, sinon unifier, une pluralité de rôles (et de distance aux rôles) et surtout « d'identités de plus en plus diversifiées » (Dubet, 1994). Dans toutes les « sociologies de l'identité », les récits de vie et les entretiens biographiques (Didier Demazière et Claude Dubar, 1997) sont devenus des outils importants qui se sont fortement diffusés, même si leur usage demeure divers.

Ces nouveaux « courants », centrés sur l'identité, sont, en partie, nés de la crise profonde des « deux sociologies » correspondant aux deux systèmes politico-idéologiques qui se sont partagés le monde durant une bonne partie du xx^e siècle : le marxisme et le libéralisme. Plus encore que les courants « constructivistes », les courants « identitaires » partent de la crise profonde des sociologies classiques dont un des postulats était la coupure entre sociologie et psychologie et l'autre le primat de la rationalité universaliste dans l'explication des conduites. L'identité a refait irruption dès lors que les explications antérieures (classes sociales, individu abstrait) s'avéraient insuffisantes et que de nouvelles approches étaient nécessaires pour comprendre notamment cette nouvelle « métamorphose du salariat » (Robert Castel, 1995) entraînant avec elle souffrances et désaffiliations.

Un courant en pleine expansion : la sociologie du genre

Depuis les années 1970, un peu partout dans le monde, se développe, de façon plurielle et originale, une sociologie des relations entre les hommes et les femmes qui furent appelées d'abord rapports sociaux de sexe avant d'être désignées (comme aux États-Unis) au moyen du mot genre (*Women Studies* devenues *Gender Studies*). On trouve, dans la très abondante littérature de ce nouveau « courant », des combinaisons intéressantes entre des orientations « constructivistes » (le genre est une construction sociale), « déterministes » (la domination masculine demeure ainsi que les inégalités et les discriminations malgré des changements importants) et « identitaires » (les normes des relations entre les sexes émergent des interactions dans la durée). Tout se passe comme si la sociologie du genre était transversale aux « courants » précédents et tendait à constituer un « nouveau courant » irréductible aux anciennes classifications.

Ainsi la notion de genre constitue-t-elle plus qu'un nouvel objet, un véritable paradigme, non

seulement sociologique mais aussi pluridisciplinaire, traversant toutes les sciences (Margaret Maruani, 2006). Dans le sens de « construction sociale et culturelle de la différence des sexes » (Michèle Perrot, 1995), il constitue une catégorie d'analyse permettant d'interroger à la fois l'évolution des rapports sociaux entre hommes et femmes et le maintien de la domination masculine (niveau macrosociologique) ; les dynamiques des inégalités entre masculin et féminin (Michèle Ferrand, 2005) et des « arrangements entre les sexes » au niveau mésosociologique (Goffman, 2003) et les significations et représentations des différences sexuées au niveau microsociologique.

Plus que les « courants » précédents, ce nouveau courant montre à quel point le niveau d'analyse est déterminant quant aux résultats de l'analyse sociologique et à quelles conditions peut s'effectuer une articulation des niveaux pour rendre compte d'un phénomène aussi complexe que la dynamique des relations entre hommes et femmes.

Ce nouveau courant qui s'est surtout intéressé au genre féminin tend à s'intéresser aussi au masculin, à sa construction sociale et à ses crises identitaires face à la dynamique de conquête, par les femmes, de l'accès à de nouvelles professions et positions de pouvoir, au plus haut niveau. Pas plus qu'on ne naît femme (Simone de Beauvoir, 1949), on ne naît pas homme, on le devient (Maruani, 2005).

Pour ne pas conclure

Si la sociologie contemporaine apparaît parfois très éclatée et de moins en moins réductible à de « grands courants » structurés par les paradigmes simples, ce n'est pas à cause de sa perte de scientificité ou du manque de cumulativité de ses travaux de recherche. C'est à cause du développement de la pluralité de ses perspectives, de la vitalité de ses « nouveaux courants » impliquant l'invention de nouveaux objets, de nouveaux concepts et méthodes.

Ayant regroupé ces « nouveaux courants » en quatre ensembles sans parvenir à y classer une des nouvelles perspectives les plus prometteuses de la sociologie, le point de vue du genre, nous sommes conscients de nos inévitables oublis. Ils sont inévitables car de plus en plus de sociologues mêlent, dans leurs explications, des concepts et des propositions issus de « théories » différentes et procèdent à des théorisations partielles, en les ancrant dans les données spécifiques qu'ils recueillent (*grounded theory*). Ces théorisations à partir des données (Barney Glaser et Anselm Strauss, 1967) se rangent difficilement dans les découpages de la « sociologie classique » et obligerait à multiplier, presque à l'infini, les distinctions à l'intérieur de ces « nouveaux courants ». Entre un regroupement illégitime et une fragmentation illisible, la voie que nous avons choisie était étroite.

— Claude DUBAR

BIBLIOGRAPHIE

S. DE BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, Paris, 1949

P. BERGER & T. LUCKMANN, *The Social Construction of Reality*, Polity Press, New York, 1967, (*La*

Construction sociale de la réalité, Armand Colin, Paris, 1997)

J.-M. BERTHELOT, *Le Piège scolaire*, P.U.F., Paris 1983

R. BOUDON, *L'Inégalité des chances. La mobilité sociale dans les sociétés industrielles*, Armand Colin, 1973 ; *La Logique du social*, P.U.F., 1978 ; *Le Juste et le vrai. Etudes sur l'objectivité et les valeurs de la connaissance*, Fayard, Paris, 1995

R. BOUDON & P. LAZARSFELD, *L'Analyse empirique de la causalité*, Mouton, Paris-La Haye, 1966

P. BOURDIEU, « Avenir de classe et causalité du probable », in *Revue française de sociologie*, t. XV, pp. 3-42, 1974

P. BOURDIEU dir., *La Misère du monde*, Seuil, Paris, 1993

P. BOURDIEU, J.-C. CHAMBOREDON & J.-C. PASSERON, *Le Métier de sociologue*, Mouton, La Haye, 1968

P. BOURDIEU & J.-C. PASSERON, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, éd. de Minuit, Paris, 1970

R. CASTEL, *Les Métamorphoses de la question sociale*, Fayard, 1995

J.-M. CHAPOULIE, *La Tradition sociologique de Chicago 1892-1961*, Seuil, 2001

A. CICOUREL, *Cognitive Sociology. Language und Meaning in Social Interaction*, Penguin Education, Baltimore, 1976 (*Sociologie cognitive*, P.U.F., 1979)

J.-C. COMBESSIE, *La Méthode en sociologie*, coll. Repères, La Découverte, Paris, 1996

P. CORCUFF, *Les Nouvelles Sociologies*, coll. 128, Nathan, Paris, 1995

M. CROZIER, *Le Phénomène bureaucratique*, Seuil, 1963

M. CROZIER & E. FRIEDERG, *L'Acteur et le système*, *ibid.*, 1977

D. DEMAZIERE & C. DUBAR, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Nathan, 1997 ; rééd. Presses de l'université Laval, Québec, 2004

C. DUBAR, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Armand Colin, 1991 ; F. DUBET, *La Galère. Jeunes en sursis*, Fayard, 1983 ; *Sociologie de l'expérience*, Seuil, 1994

A. EHRENBERG, *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1998

N. ELIAS, *Die Hofische Gesellschaft*, Berlin, 1969 (*La Société de cour*, Calmann-Levy, Paris, 1974)

N. ELIAS & J. L. SCOTSON, *The Established and the Outsiders. A sociological Enquiry into Community Problems*, Cass, Londres, 1965 (*Logiques de l'exclusion*, Fayard, 1997)

M. FERRAND, *Féminin, Masculin*, coll. Repères, La Découverte, 2005

H. GARFINKEL, *Studies in Ethnomethodology*, Polity Press, Norwich, 1967

- V. DE GAULEJAC, « La Sociologie et le vécu », in V. de Gaulejac et S. Roy dir., *Sociologies cliniques*, pp. 314-322, Desclée de Brouwer, Paris, 1990
- A. GIDDENS, *The Constitution of Society*, Polity Press, Oxford, 1984 (*La Constitution de la société*, P.U.F., 1987)
- B. GLASER & A. STRAUSS, *The Discovery of Grounded Theory. Strategy for Qualitative research*, Aldine, San Francisco, 1966
- E. GOFFMAN, *Stigma*, Prentice Hall, Englewood Cliffs, 1963 (*Stigmate, les usages sociaux des handicapés*, Minuit, 1975) ; *L'Arrangement des sexes*, La Dispute, Paris, 2003
- S. LINDENBERG, « Social rationality versus the theory of rational egoists », in J. Turner *Handbook of Social Theory*, Plenum, New York, 2001
- M. MARUANI dir., *Femmes, genres et société. L'état des savoirs*, La Découverte, 2005
- G. H. MEAD, *Self, Mind and Society*, Chicago, 1933 (*L'esprit, le soi et la société*, P.U.F., nouv. trad. 2006
- J.-C. PASSERON, « L'École et l'enseignement », in H. Mendras et M. Verret, *Les Champs de la sociologie française*, pp. 133-142, Armand Colin, 1988 ; *Le Raisonnement sociologique, L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Nathan, 1991
- M. PERROT, « Identité, égalité, différence », in *La Place des femmes*, La Découverte, 1995
- J. PIAGET, *Études sociologiques*, Droz, Genève, 1965
- J-D. REYNAUD, *Les Règles du jeu. Action collective et régulation sociale*, Armand Colin, 1988
- F. J. ROETLISBERGER & W. J. DICKSON, *Management and the worker*, Harvard University Press, Cambridge, 1939
- H. A. SIMON, *Administrative Behaviour*, Free Press, New York, 1947
- F. DE SINGLY, *Le Soi, le couple et la famille*, Nathan, 1996
- G. DE TERSSAC dir., *La Théorie de la régulation sociale de Jean Daniel Reynaud*, La Découverte, 2005
- A. TOURAINE, *Production de la société*, Seuil, 1973 ; *Critique de la modernité*, Fayard, 1992
- M. WIEWORKA, *La France raciste*, Seuil, 1992.

POUR CITER L'ARTICLE

Claude DUBAR, « **SOCIOLOGIE - Les grands courants** », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 07 septembre 2017. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/sociologie-les-grands-courants/>